

martyrs politiques et des victimes de l'ingratitude des rois.

Il serait facile de faire plus d'un rapprochement historique entre la famille d'Argyll Campbell et celle de Montmorency.

Ces deux meurtres judiciaires, par exemple, ne rappellent-ils pas involontairement celui de Henri, duc de Montmorency, le même qui fut vice-roi de la Nouvelle-France (1620) et qui, victime de l'implacable ressentiment du cardinal de Richelieu, porta sa tête sur l'échafaud en 1632?

Et pourtant, c'est le même Montmorency, filleul de Henri IV, dont le Béarnais disait en le montrant un jour à Villeroy :

« Voyez mon fils Montmorency, comme il est bien fait ; si jamais la maison de Bourbon venait à manquer, il n'y a pas de famille en Europe qui méritât si bien la couronne de France que la sienne, dont les grands hommes l'ont toujours soutenue et même augmentée au prix de leur sang. »

Le successeur de la dernière victime politique fut son fils Archibald, dixième comte et premier duc d'Argyll, ardent promoteur de la révolution et compagnon du prince d'Orange en Angleterre ; il fut député au parlement écossais pour offrir au prince la couronne d'Écosse.

Les biens de la famille lui furent rendus pour ses services ; en 1701, il fut créé duc d'Argyll, marquis de Lorne, comte de Campbell, vicomte de Lochow et baron Inverary. Il avait levé dans son clan un régiment qui se distingua beaucoup pendant la guerre des Flandres.

Son fils John, second duc d'Argyll, est un des plus célèbres personnages de cette illustre famille. Homme d'état, il fut le promoteur de l'union de l'Écosse à l'Angleterre ; guerrier, il fit avec distinction la campagne des Flandres, sous le duc de Marlborough, et rendit des services signalés pendant les sièges et en différentes batailles sur le continent ; il en fut récompensé par l'ordre de la Jarretière qui lui fut conféré en 1710.

Cependant, cela ne l'empêcha pas de tomber en disgrâce six ans plus tard ; mais peu après il rentra en faveur, fut fait duc de Greenwich et nommé lord chambellan de la maison du roi. Patriote ardent et orateur chaleureux, il défendit toujours avec vigueur les droits de son pays, et, quand la reine régente menaça un jour de convertir l'Écosse en un parc de chasse, le noble duc répondit que c'était alors le temps de descendre dans son île et de réunir ses bassets. Tombé de nouveau dans la disgrâce et dépouillé de toutes ses charges, elles lui furent rendues après la résignation de Sir Robert Walpole.

Ce vaillant guerrier, ce ferme défenseur de l'Écosse, mourut en 1743, et il partagea avec les célèbres personnages de l'Angleterre l'honneur d'avoir son tombeau à l'abbaye de Westminster. Il ne laissa point de descendant mâle, non plus que son frère qui lui succéda dans ses titres, en sorte que le quatrième duc fut le cousin de ces derniers, l'honorable John Campbell Marmore, auquel succéda son fils, John, cinquième duc, qui fut fait pair d'Angleterre du vivant de son père, comme baron de Sunbridge. George William, fils de ce dernier, n'ayant point laissé d'enfant, ce fut son frère, John Douglass Edward, qui lui succéda comme septième duc, lequel mourut en 1847, laissant ses titres à l'aîné de ses fils, George John Douglas, duc d'Argyll, actuellement membre de la Chambre des Lords et père du marquis de Lorne.

La carrière du huitième duc d'Argyll appartient à l'histoire contemporaine. Il s'est distingué, dit l'historien des clans d'Écosse, non-seulement en politique, mais encore dans les sciences et dans les lettres ; il a donné une attention toute particulière à l'étude de la géologie, et ses écrits démontrent une capacité littéraire incontestable. Il est l'auteur de : *Essai sur l'histoire ecclésiastique d'Écosse depuis la réforme du "Règne de la loi," etc., etc.* Il fut fait chevalier de l'Université de Saint-André en 1851, lord chancelier en 1851, maître-général des postes, 1855-56, chevalier de Chardon en 1856, de nouveau lord chancelier en 1859 et secrétaire-d'État pour

les Indes en 1869. Le duc d'Argyll est chambellan héréditaire de la maison de la reine en Écosse, et shérif héréditaire d'Argyleshire.

Comme on le voit par cette rapide esquisse, rien ne manque à l'illustration et à la gloire de cette famille patricienne ; légende héroïque à son origine, auréole du martyr politique, vaillance dans les combats, sagesse dans les conseils des rois, habileté diplomatique, dignités ecclésiastiques, confiance et faveurs des souverains, érudition, fortune princière, tout se réunit pour donner à la famille d'Argyll une splendeur et un éclat sans rival. Et, pour couronner tout cela, ajoutons la palme de la beauté qui fut souvent décernée aux nobles dames de cette race ; lord Dufferin nous en cite un exemple. Il raconte que, dans le château héréditaire de la famille, on voit le portrait d'une comtesse d'Argyll, d'une si merveilleuse beauté, que l'artiste a reproduit dans le tableau un hélianthe qui se détourne du soleil pour la contempler, hommage délicat et flatteur offert par le peintre à la belle comtesse.

Rien d'étonnant que les écrivains aient largement puisé dans l'histoire de la famille d'Argyll Campbell. Walter Scott a exploité ses légendes et ses chroniques. Hope a consacré au deuxième duc d'Argyll quelques-uns de ses plus beaux vers. Benjamin Disraeli, aujourd'hui lord Beaconsfield, dans son beau roman politique intitulé : *Cécile*, fait jouer un rôle prédominant à un Argyll, et même un agréable conteur français, Charles Nodier, a cédé à cet attrait et nous a donné une charmante nouvelle sous le titre de : *Thilby, ou le lutin d'Argyll*.

Son Excellence le marquis de Lorne, fils aîné du duc d'Argyll, gouverneur-général de la Puissance du Canada, est né en 1845, et il a reçu son éducation aux célèbres collèges d'Eton et de Trinity Collège. Le marquis de Lorne a compris que, dans le siècle où nous vivons, une haute naissance impose un devoir : celui d'ajouter à l'illustration de son nom le mérite personnel, aussi il a commencé, en 1866, par prendre du service dans le bataillon des volontaires de Londres. Elu membre du parlement pour Argyleshire, il a accompli ses devoirs de député avec zèle, et a toujours montré une rare indépendance de caractère, à tel point, qu'un jour il donna un vote hostile au ministère Gladstone dont son père, le duc d'Argyll, était un membre éminent.

Comme le plus grand nombre des jeunes Anglais de haute naissance, il a payé son tribut à l'esprit d'aventures et au goût des voyages, et il a surtout séjourné longtemps aux États-Unis. A son retour, il publia un livre sous le titre de : *A trip to the Tropics*.

Si l'on prend en considération, dit un critique, sa jeunesse et son éducation aristocratique, cet ouvrage est remarquable par l'impartialité et la justesse de ses appréciations des institutions républicaines de l'Amérique.

Au physique, si l'on en croit les journaux d'Europe, le marquis est un très-bel homme, aux traits fins et délicats, et à la tournure tout à fait aristocratique. Sa figure respire la bienveillance et la bonté, et de fait il est, dit-on, très-affable et sans aucune morgue.

Le grand événement de la vie du marquis de Lorne a été son mariage avec son Altesse Royale la princesse Louise-Caroline-Alberta, quatrième fille de Sa Majesté la reine Victoria, qui eut lieu en 1871 ; la princesse avait alors 22 ans.

Le plus bel éloge que l'on pourrait faire de la princesse serait de dire qu'elle possède toutes les belles qualités morales de sa mère, notre gracieuse souveraine ; de cette reine qui depuis 1837 règne sur le peuple anglais, adorée de ses sujets et portant avec une suprême dignité la double couronne de reine et d'impératrice ; de cette auguste femme qui s'est montrée sur le trône, épouse modèle et aimante, mère tendre et dévouée, et qui, depuis que la mort lui a enlevé le noble époux auquel elle avait lié son existence, n'a cessé de pleurer la perte douloureuse qu'elle a faite par la mort du prince Albert ; car il faut

le dire avec un illustre orateur chrétien : on serait étonné de la quantité de larmes que peuvent verser les yeux d'une reine.

Je viens de rappeler l'année 1837, il me sera bien permis de ici un incident touchant la cérémonie intime qui eut lieu au palais de Kensington, lors de l'avènement au trône de la belle princesse Victoria, laquelle, devenue reine, transforma la cour d'Angleterre et en releva l'éclat par un haut sentiment de convenances en même temps que par ses vertus. Ce récit, qui porte la date du 21 juin 1837 et qui est emprunté au journal de M. Greville, greffier du conseil privé pendant les règnes de Georges IV et de Guillaume IV, nous fait assister à une scène touchante et admirable dans sa simplicité :

Le roi (Guillaume IV) est mort hier à deux heures vingt minutes du matin, raconte M. Greville, et la jeune reine a assemblé le conseil à onze heures au palais de Kensington. Jamais on ne vit effet pareil ! L'impression qu'elle a produite a été extraordinaire et a beaucoup dépassé ce qu'on attendait.

Les deux ducs royaux, les deux archevêques, lord Melbourne et le chancelier, accompagnaient le président du Conseil, et furent introduits tous ensemble en la présence de la jeune princesse devenue la reine. Elle les reçut seule dans une pièce voisine de la salle des séances ; ensuite ils rentrèrent dans la chambre du conseil, la proclamation du nouveau règne fut lue dans la forme ordinaire et l'on donna ordre d'ouvrir les portes. La reine entra. Ses deux oncles marchèrent à sa rencontre et se placèrent à ses côtés. Elle salua les lords, s'assit et lut son discours d'une voix claire, sans embarras. Elle portait des vêtements de deuil très-simples.

Quand les deux vieillards, ses oncles, les ducs de Cumberland et de Sussex, fléchirent le genou devant elle, en baisant sa main et en lui jurant fidélité, je la vis rougir jusqu'aux yeux, comme par un vif sentiment du contraste entre leurs relations naturelles et leurs relations politiques. C'est là le seul signe d'émotion qu'elle ait donné pendant toute la cérémonie. Ses manières avec eux furent extrêmement gracieuses et décentes ; elle les embrassa tous deux, se levant de son fauteuil pour s'approcher du duc de Sussex, qui était le plus éloigné d'elle, et qui avait de la peine à s'approcher lui-même, à cause de ses infirmités. De temps en temps elle jetait un regard interrogatoire à Melbourne, quand elle avait des doutes sur les formes de l'étiquette, mais cela arrivait rarement ; elle savait parfaitement ce qu'elle avait à faire.

Mais revenons à Son Altesse Royale.

Pendant plusieurs années la princesse Louise, marquise de Lorne, a été la compagne la plus intime de Sa Majesté, et plusieurs fois, dans les cérémonies officielles, elle l'a représentée avec dignité et grâce, ce qui doit être le véritable caractère d'une réception royale.

Belle et gracieuse, sa figure rayonne d'intelligence et reflète la bonté de son cœur. Bienfaisante et secourable aux malheureux, on l'a vue pendant la guerre franco-prussienne distribuer de sa propre main, aux chirurgiens envoyés par la Société de secours aux blessés, dont elle était patronne, des trousseaux contenant des instruments de chirurgie. Elle prête, avec le plus grand plaisir, son concours aux œuvres de charité, donne largement dans les calamités publiques, et secourt les infortunes qui lui sont signalées.

A ce propos, voici ce qu'un journal de Londres disait lors de la nomination du marquis de Lorne au gouvernement du Canada :

La princesse Louise, dans sa nouvelle position, pourra continuer les bonnes œuvres qu'elle est habituée de faire dans notre pays.

Elle pourra montrer, comme l'ont fait la princesse royale et la princesse Alice, ce qu'une personne de son rang peut faire par son influence et par son exemple, pour le bien-être du peuple au milieu duquel elle est appelée à régner.

C'est une véritable perte pour l'Angleterre. Elle est dame patronnesse, non-seulement de nom, mais en action et en travaux, de si nombreuses associations charitables, et de tant d'autres sociétés qui ont pour but de promouvoir la grande cause de l'éducation des femmes, que son absence sera vivement regrettée en Angleterre.

Elle s'est toujours prêtée de si bonne grâce, lorsqu'elle en était priée, à présider des assemblées de bienfaisance, à donner des prix, et à exercer la douce influence que sa haute position lui confère, en faveur des malheureux, que lorsqu'elle retournera en Angleterre elle sera reçue avec joie.

Le *Standard* de Londres, de son côté, dit que la princesse Louise est admirée et aimée de tous ceux qui la connaissent, et que, sans aucun doute, elle gagnera les cœurs, au milieu de la population aux des-

tinées de laquelle elle va présider conjointement avec son noble époux. Aux qualités du cœur la princesse joint celles de l'intelligence ; son éducation a été naturellement des plus soignées, mais elle a su la perfectionner par l'étude. Elle a des goûts artistiques très-prononcés ; la peinture et la sculpture sont ses délassements favoris : ses tableaux sont admirés ; un buste de la reine, sorti de sa main et exposé à l'exposition de l'Académie royale, en 1870, offre des mérites de ressemblance et d'exécution incontestables. Des peintures, œuvres de la princesse, placées à l'exposition de la collection de peinture, et dont le produit était destiné à venir en aide au fonds de secours des veuves et des orphelins allemands, ont attiré l'attention générale.

Il ne convient pas ici de faire des conjectures sur les intentions politiques qui ont pu déterminer le choix du marquis de Lorne comme gouverneur-général du Canada ; faisons mieux, sachons apprécier cette faveur comme elle le mérite, et voyons dans la présence de la princesse Louise au milieu de nous une marque toute particulière de l'affection et de l'intérêt que Sa Majesté porte à sa colonie de l'Amérique.

Pour nous, Canadiens-français, souvenons-nous de ce que Son Excellence a dit à Liverpool sur notre race. « Nous sommes heureux, disait-elle, en répondant à une adresse de la corporation, de trouver au Canada des descendants de la race française, de la race dont on nous a appris depuis longtemps à admirer la bravoure ; on regarde justement comme essentielles au bien-être du pays leur amitié et leur coopération à la vie publique qu'orne leur présence ; car nulle part la loyauté n'est plus sincère et plus enracinée que chez les Canadiens-français, lesquels jouissent de franchises parfaites, d'une absolue égalité en loi et en justice, ainsi qu'en libertés constitutionnelles. »

Celui qui a prononcé ces bienveillantes paroles à notre adresse, et la noble épouse qui l'accompagne ont droit à un accueil particulièrement loyal et affectueux de la part des Canadiens-français, et cet accueil ne leur fera pas défaut.

T.-P. BÉDARD.

Québec, 23 novembre 1878.

## VEUVE !

Quelle est cette femme en deuil, au maintien défaillant, aux yeux voilés de larmes ? Cette femme que l'on prendrait volontiers pour la statue de la douleur, c'est une épouse éplorée qui pleure la perte récente de son mari. Avec l'âme de son cher défunt se sont envolés ses rêves de bonheur. Plus rien sur la terre ! Veuve au printemps de la vie, il ne lui reste, hélas ! que la suprême consolation d'aller prior sur la tombe de celui qui fut sa joie et son soutien.

On a passé la semaine dernière à recevoir et à fêter notre nouveau gouverneur et la princesse Louise, son épouse. Depuis Halifax jusqu'à Montréal et Ottawa, on a rivalisé de zèle et de loyauté. Adresses, acclamations enthousiastes, processions, bals, illuminations, rien n'a manqué.

On fait partout l'éloge du marquis et de la princesse Louise ; on vante leur amabilité, leur bienveillance et la peine qu'ils se donnent, le marquis surtout, pour plaire à tout le monde. Les dames, naturellement, parlent beaucoup des toilettes de la princesse et de ses dames d'honneur. La princesse a des parures de diamants et de pierres précieuses qui ne sont pas à dédaigner.

Le *Canadien* ne manque jamais une occasion d'attaquer et d'insulter *L'Opinion Publique*, qui a eu le tort de dire, il y a déjà longtemps, que M. Tarte avait du talent, mais qu'il était violent. La *Minerve* ayant dit, dans des termes que nous trouvons trop violents pour les reproduire, qu'il ne fallait pas s'occuper de ce qu'il disait, nous suivrons son conseil.